

attaques des démons. La sagesse divine avait choisi ces moyens de la sanctifier ; Marie Crescence ne pouvait que baisser la main qui la frappait.

On rencontre parfois dans la vie des saints une période de purification, où leur âme est inondée, comme par un torrent tumultueux, d'un flot de contradictions, de mépris, de calomnies, d'injustes préventions. Souvent Dieu permet que toutes ces souffrances soient causées par des personnes bonnes, et même saintes, ce qui rend la blessure plus profonde encore. Que cette observation nous engage à la prudence dans nos jugements, même et surtout dans nos jugements sur les personnes pieuses, mais aussi qu'elle nous engage à être indulgents envers ceux qui, faute de cette prudence, ont injustement persécuté les saints.

Un jour donc, la Bienheureuse vit le Sauveur sortir de la cellule de sa Supérieure ; il était chargé d'une lourde croix ; Marie Crescence comprit aussitôt que cette croix serait son partage et que la Supérieure serait l'instrument par lequel Dieu lui imposerait la souffrance. Elle s'y prépara.

La raison apparente de l'injuste persécution dont elle allait être l'objet de la part de la Supérieure était pour celle-ci qu'elle avait eu la main forcée dans l'admission de son innocente victime. Il faut ajouter que les adversaires de la Bienheureuse avaient des idées très bornées sur la vie spirituelle : malheur à qui en dépassait l'étroit horizon ; or, nous le verrons plus loin, la novice apparut bientôt visiblement persécutée par les démons : preuve certaine, d'après nos ignorantes religieuses, que sa sainteté n'était pas véritable. Enfin, il faut le reconnaître, l'envie et la jalousie n'étaient pas étrangères à ces attaques continuelles. Quoi qu'il en soit, la position de Marie Crescence pendant tout son noviciat devint intolérable. Toutes ses vertus étaient interprétées en mauvaise part, toutes ses actions tournées en fautes. On la surchargeait des travaux les plus pénibles ; c'est à peine si on lui accordait la nourriture indispensable. La maîtresse des novices pleurait à la vue d'une telle injustice et tâchait de soutenir et de consoler sa fille. Pour celle-ci, rien ne semblait troubler la paix de son âme ; l'obéissance la trouvait toujours docile : « La sainte obéissance me suffit, aimait-elle à dire ; le mépris, la honte, la moquerie, tout cela m'est indifférent pourvu que je puisse obéir.